HAL
open science

Une nouvelle génération ?

Yannick Fer

To cite this version:

Yannick Fer. Une nouvelle génération ? : Réseaux missionnaires de jeunesse et programmes 'jeunes' au sein du protestantisme parisien. Yannick Fer; Gwendoline Malogne-Fer. Le protestantisme à Paris. Diversité et recompositions contemporaines, Labor et Fides, pp.323-343, 2017, collection "Enquêtes". halshs-01451354

HAL Id: halshs-01451354

https://shs.hal.science/halshs-01451354

Submitted on 28 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

In : Y. Fer et G. Malogne-Fer (eds.), 2017, *Le protestantisme à Paris, diversité et recompositions contemporaines*, Genève, Labor et Fides, p. 323-343.

Une nouvelle génération ? Réseaux missionnaires de jeunesse et programmes « jeunes » au sein du protestantisme parisien

Yannick Fer

En octobre 2012, plusieurs réseaux évangéliques de jeunesse organisaient la première édition à Paris de « Bouge ta Ville »[1], une semaine d'activités missionnaires pour les 15-30 ans. Le programme diffusé à cette occasion souligne d'abord la persistance d'un imaginaire chrétien associant de longue date la grande ville au péché : Paris est « une ville belle, mais une ville sans Dieu. Inégalités, incroyance, immoralité font aussi partie du bagage de la plus grande ville de France ». Ce programme éclaire également la géographie actuelle du protestantisme évangélique *intra muros* – notamment sa diversité culturelle et confessionnelle – à travers les cinq églises associées à « Bouge ta Ville » et décrites comme des « églises stratégiques dans Paris » : l'église évangélique de Paris Bastille (Assemblées de Dieu), l'église évangélique des Chinois à Paris, l'église protestante évangélique des Ternes (baptiste), l'église protestante évangélique de Télégraphe (France Mission) et l'église anglicane St Michaël. Enfin, ce partenariat noué entre des églises locales et des réseaux missionnaires rappelle les spécificités de l'action chrétienne auprès des jeunes générations, qui passe fréquemment par l'élaboration d'espaces de sociabilité à l'écart de la vie d'église traditionnelle. Dès le 19ème siècle, « en affirmant la nécessité de faire l'évangélisation des jeunes par les jeunes », le premier mouvement de jeunesse fondé en milieu protestant français (l'Union chrétienne [324] des jeunes gens, l'UCJG, créée en 1867) posait déjà la question des relations entre les jeunes (envisagés comme « une communauté particulière »), l'institution ecclésiale et les organisations de jeunesse qui contribuent à la transmission intergénérationnelle de l'appartenance religieuse (Baubérot, 2011 : 183).

Cet enjeu de la transmission est d'autant plus important à Paris que la population y est relativement jeune. De manière générale, « entre 18 et 24 ans, les jeunes en études supérieures ou en début de vie active se concentrent dans les grandes villes » (Brutel, 2010 : 1) et c'est particulièrement le cas à Paris où la tranche d'âge des 15-29 ans représente près d'un quart des habitants (23,6% en 2011). Cette population est aussi très mobile, qu'il s'agisse de mobilités étudiantes (nationales et

[1] « Bouge ta ville » est un programme de Jeunesse pour Christ. L'édition 2012 à Paris était menée en partenariat avec le CNEF, Fabricants de Joie (Jeunesse en Mission), les Groupes bibliques universitaires (GBU) et Pulse France.

internationales[2]), professionnelles, ou religieuses avec d'importantes circulations entre les nombreuses églises d'Ile-de-France.

Pour analyser la manière dont les églises s'adaptent à ce contexte, il pourrait être tentant de reprendre simplement l'opposition classique entre d'un côté, un protestantisme luthéro-réformé ancien et bien établi, qui serait avant tout préoccupé par la transmission d'une appartenance confessionnelle ; et de l'autre un protestantisme évangélique plus récent, davantage tourné vers l'évangélisation des jeunes générations. En fait, l'observation du terrain protestant parisien incite plutôt à adopter une approche transversale, en concentrant l'attention sur les enjeux liés à la transmission de l'identité religieuse, qui préoccupent l'ensemble des acteurs protestants. Ces enjeux portent principalement sur trois points. Le premier concerne l'articulation entre « le fond » (les croyances) et « la forme » (les modes d'expression), c'est-à-dire les modalités d'adaptation d'un ensemble de contenus de croyance – définis en termes d'orthodoxie et d'identité confessionnelle – aux formes d'expression et d'expérience des jeunes générations. Il s'agit d'un débat ancien, rendu plus aigu par le développement, au cours de la seconde moitié du 20ème siècle, de nouveaux réseaux missionnaires de jeunesse évangéliques et par l'influence mondiale d'un évangélisme charismatique qui « intègre l'imaginaire et les pratiques de la jeunesse – le mouvement physique, l'usage de formes musicales contemporaines, la technologie – et les situe dans le cadre d'une protestation contre l'ordre établi politico-religieux » (Coleman, 2000 : 227). Cette transformation globale de la culture évangélique génère une tension nouvelle – qui constitue un [325] second enjeu – entre des identités confessionnelles particulières et une sorte de protestantisme générique, d'influence évangélique et charismatique, qui tend à devenir une sorte de culture commune des plus jeunes. Enfin, le troisième enjeu observable porte plus largement sur les relations compliquées entre engagement, institution et appartenance en contexte de forte mobilité. Ces trois enjeux seront analysés ici à travers les cas de trois acteurs religieux reflétant la diversité du protestantisme parisien : les paroisses réformées de l'église protestante unie, l'église évangélique de Paris Bastille et les soirées Pulse Paris organisées par le réseau missionnaire Jeunesse pour Christ (JPC).

Les paroisses réformées : entre reconquête des jeunes et repli identitaire

La paroisse de Pentemont-Luxembourg, née en 2006 de la fusion de deux paroisses réformées des 6ème et 7ème arrondissements, recensait en 2012 1635 membres d'église inscrits et une centaine de

[2] L'académie de Paris recensait en 2010 182 000 étudiants, dont un cinquième d'étudiants étrangers. *Les notes de Campus France* n° 36, « Étudiants en mobilité en France : localisation par académies en 2010 dans les universités ».

personnes au culte du dimanche matin. C'est une paroisse de taille moyenne, relativement dynamique. Son rapport annuel de 2011 notait ainsi l'arrivée, cette année-là, de 90 foyers supplémentaires et la « présence en augmentation des générations des jeunes parents et des jeunes » : deux évolutions favorables, attribuées notamment à la diversification des cultes et la mise en place de cultes à thèmes (« culte 'rendez-vous des parents' et 'rendez-vous des jeunes' le 2ème dimanche du mois, cultes musicaux, culte de Noël, de Pâques, culte découverte, culte fleuri ... »). La paroisse organise également des camps de ski pour les 14-25 ans. Pourtant, en dépit de ces initiatives et des quelques signes de renouveau mentionnés dans le rapport, à Pentemont-Luxembourg comme dans la plupart des paroisses parisiennes de l'Église protestante unie de France (EPUdF[3]), les jeunes restent peu nombreux : le camp ski de 2012 rassemblait 35 participants et le groupe jeune de la paroisse ne comptait que 12 inscrits[4]. Seules 25 à 30 paroisses sur les 70 paroisses d'Ile-de-France ont aujourd'hui un groupe de jeunes et l'église réformée a fermé depuis quelques années son aumônerie universitaire à Paris, « en disant qu'il n'y a plus d'étudiants protestants » selon un responsable des groupes [326] universitaires bibliques (GBU, évangélique)[5]. Il y a bien sûr des exceptions :

« À Houilles [Yvelines] par exemple, c'est une paroisse assez classique, ce n'est pas une paroisse qui est très évangélique ou très libérale (...), ils ont fait un parcours « Alpha étudiants » et ça a marché, mais vraiment très, très bien. Et ça a permis d'intégrer un certain nombre de nouvelles personnes ou des personnes qui étaient sur les marges »[6].

Dans Paris *intra muros*, la paroisse réformée du Marais (malgré le faible succès de son groupe étudiants[7]) attire également de nombreux jeunes, étudiants ou jeunes actifs : en 2013, 61 % de ses paroissiens avaient entre 20 et 40 ans (et 37 % entre 20 et 30 ans)[8]. Ces deux exemples soulèvent toutefois la même question, liée à la désaffection tendancielle des 18-25 ans en milieu réformé : faut-il être évangélique pour attirer les jeunes ou, plus précisément, faut-il nécessairement s'inspirer des modes d'expression et d'engagement évangéliques pour séduire les jeunes ? L'empreinte de

[3] L'EPUdF rassemble depuis 2013 l'église réformée de France et l'église évangélique luthérienne de France.
[4] Rapport annuel 2011, assemblée générale du 25 mars 2012 de l'association cultuelle de l'Église réformée de Pentemont-Luxembourg.
[5] Entretien du 9 janvier 2013 avec David Brown, président des GBU de France.
[6] Entretien du 12 avril 2013 avec Andrew Buckler, pasteur et responsable national Évangélisation et formation de l'EPUdF.
[7] Entretien du 8 octobre 2012 avec Alexander Foote, ancien animateur régional jeunesse de l'église réformée en Ile-de-France, responsable du groupe de maison des étudiants de l'église réformée du Marais. A la date de l'entretien, ce groupe comptait 10 à 20 participants.
[8] « Le temple du Marais, une paroisse en marche », Laure Salomon, *Réforme*, 20 septembre 2013.

l'évangélisme est en effet sensible dans les deux cas mentionnés. Les cours Alpha proposent un programme d'évangélisation douce, qui aménage un espace convivial en marge de la vie d'église à l'intention des personnes souhaitant se familiariser avec le christianisme. S'ils sont aujourd'hui utilisés partout dans le monde, en milieux protestant mais aussi catholique, ces cours ont été élaborés au début des années 1990 par une paroisse anglicane évangélique de Londres et ils contribuent à la diffusion d'un christianisme générique avant tout inspiré par le crédo évangélique. Quant à la paroisse du Marais, elle revendique totalement son orientation évangélique et met en œuvre des formes d'organisation et de sociabilité religieuse spécifiques, en se démarquant nettement de la tendance théologique dominante au sein des paroisses réformées[9].

Cette question des affinités – inévitables ou non – entre le protestantisme des jeunes et la culture évangélique se pose tout autant dans [327] le domaine des organisations de jeunesse et des activités supra-paroissiales destinées aux jeunes protestants réformés. L'UCJG et le scoutisme (les éclaireurs et éclaireuses unionistes de France), « fondés en marge des églises dans la perspective d'une évangélisation sans référence à une dénomination particulière, sont devenus [après 1945] des mouvements de jeunesse protestants, étroitement liés à l'église réformée de France » (Baubérot, 2011 : 188). Ces mouvements, qui visaient « à l'intégration au monde adulte par l'apprentissage de l'autodiscipline et du sens des responsabilités », ont souffert au cours des années 1960 de l'affirmation d'une nouvelle culture jeune, « fondée sur la contestation des valeurs traditionnelles et de la culture classique, l'exaltation de certaines formes de marginalité et l'opposition au monde des adultes comme ciment d'une identité commune à la jeunesse (ibidem : 189). Ils ont répondu à cette crise, dans les années 1980 et 1990, par une évolution qu'A. Baubérot décrit comme une progressive sécularisation, et qui est allée de pair avec un profond déclin.

Cette réponse protestante à des transformations sociétales perçues comme les symptômes d'une sécularisation brutale (portée par la génération des *Baby Boomers*) constitue un moment déterminant dans l'histoire récente des rapports entre protestantisme et jeunes, marquée par un écart grandissant entre deux types d'approche. Tandis que des mouvements comme le scoutisme unioniste français s'efforçaient de surmonter le hiatus entre appartenance religieuse et culture jeune en relativisant la première pour mieux se rapprocher de la seconde, un ensemble de réseaux évangéliques de jeunesse, apparus aux Etats-Unis entre 1944 et 1960, ont en effet élaboré une contre-culture jeune qui a fait, au contraire, de l'attachement militant aux valeurs chrétiennes conservatrices le socle d'une contestation de l'ordre social dominant (désormais « séculier »). En s'appropriant plusieurs éléments significatifs de la contre-culture des années 1960 – notamment les

[9] Voir Malogne-Fer, le chapitre consacré à cette église.

styles musicaux et la valorisation de l'expérience personnelle – ces réseaux ont ainsi construit l'évangélisme jeune (présenté sous les traits d'une culture chrétienne générique, libérée des étiquettes confessionnelles) comme un non-conformisme, qui séduit bien au-delà des seuls milieux évangéliques et tranche désormais avec le « conformisme » (ou le classicisme) de la culture protestante libérale.

La décennie 2000 a été marquée par un changement d'attitude des responsables du protestantisme réformé français, qui se sont efforcés de renforcer la dimension spirituelle du mouvement scout (Baubérot, 2011 : 19) et ont mis en place de nouvelles initiatives en direction de la jeunesse autour d'événements festifs dont le [328] plus connu, le « Grand Kiff », a rassemblé 1000 jeunes de l'EPUdF à Grenoble en juillet 2013. De la même façon, les instances régionales de l'église réformée ou protestante unie en Ile-de-France tentent depuis plusieurs années d'endiguer la désaffection des jeunes à travers l'organisation de rassemblements inter-églises et en soutenant des initiatives « jeunesse » dans les paroisses. Cette stratégie met au jour un ensemble de tensions et d'ambivalences entre, d'un côté, une volonté de revitalisation de l'identité confessionnelle réformée et, de l'autre, une hégémonie culturelle du protestantisme évangélique. Ainsi, la mise en place de ces dispositifs s'appuie implicitement sur l'idée d'une compétence évangélique en matière de jeunesse, à travers le recrutement d'animateurs régionaux issus des paroisses réformées évangéliques ou charismatiques parisiennes. Dans le même temps, beaucoup de responsables réformés restent très attachés à l'identité réformée dans sa définition dominante, une définition plus restreinte et largement pensée par opposition au protestantisme évangélique.

Cette tension est particulièrement sensible dans le domaine de la musique et des chants, dominé depuis les années 1970-80 par des acteurs évangéliques (et plus précisément charismatiques). Dès 1972, le réseau *Campus Crusade for Christ* (d'origine évangélique fondamentaliste, connu aujourd'hui sous le nom d'Agapé) organisait à Dallas un spectaculaire rassemblement d'évangélisation conclu par un *Jesus Music Festival* auquel participait notamment Johnny Cash. Ce concert marquait avec éclat l'entrée en scène de ce qui pouvait jusqu'alors être perçu comme un oxymore : une culture chrétienne « modern conservative » (Turner, 2008 : 145). A partir de 1974, avec la publication en Suisse du premier recueil *J'aime l'Éternel* par le réseau charismatique Jeunesse en Mission, des églises protestantes françaises soucieuses d'adapter leur liturgie aux goûts du jour ont ouvert leurs portes à un nouveau répertoire évangélique (Fer, 2010 : 58-62), sans forcément prêter attention à la dimension idéologique de ces chants : depuis 1993, date de publication du second volume de *J'aime l'Éternel*, des milliers de protestants francophones ont ainsi entonné des chants comme « Assaillons les villes » ou « Prenons cette cité », qui mettent en musique les thèmes de la théologie charismatique du combat spirituel (Fer, 2010 : 68 ; Gonzalez,

2008 : 50). Au cours des années 2000, les chants de la méga-église australienne Hillsong se sont progressivement imposés à leur tour, associés aujourd'hui au répertoire du label parisien Première Partie, créé en 2006. Selon un responsable parisien,

[329] « Les traditionnels, les libéraux s'ouvrent à un style – en tout cas pour les jeunes – qui ne leur correspond pas, qui n'est pas liturgique, parce qu'ils savent que les jeunes, ils ne tiennent pas le coup, toujours la même chose dans le même ordre (...). Alors du coup, peu importe les tendances, on sait que l'essentiel c'est le fond, et s'il faut laisser bouger un peu le style pour intéresser plus les jeunes, plus ou moins tout le monde est d'accord qu'on pourrait le faire, chacun avec ses limites »[10].

Cette stratégie d'ouverture se heurte à des difficultés pratiques que l'on devine dans les propos ci-dessus : la frontière entre le fond et la forme n'est jamais simple à établir et se pose inévitablement la question des limites au-delà desquelles « le fond » (c'est-à-dire l'identité confessionnelle distinctive) se dilue dans une culture générique sous influence évangélique. On le voit par exemple avec le week-end annuel « Pierrefonds »[11], un rassemblement créé en 1999 pour les 14-18 ans des églises réformées et luthériennes de la région parisienne. Ce rassemblement a d'abord été ce qu'il est convenu d'appeler « un week-end typiquement réformé », avant d'adopter sous la direction d'Andrew Buckler un style plus offensif, davantage tourné vers l'évangélisation : « Quand Andy a repris, il s'est trouvé une équipe qui avait dans les 18-25 ans eux-mêmes, et ils ont dit 'on va parler exclusivement de l'Évangile, on ne va pas faire un truc gentil, on va faire un truc qui est bien mais où on parle vraiment de la foi' ».[12]

Le week-end Pierrefonds adopte alors un répertoire musical et une ambiance plus proches de la culture évangélique/charismatique, ce qui lui vaut un certain succès auprès des jeunes : entre 2008 et 2011, le nombre de participants passe de 180 à près de 500. « Sont particulièrement appréciés le style musical et la soirée à thème », indique le compte rendu rédigé en 2010 par Alexander Foote (alors animateur régional jeunesse de l'église réformée en région parisienne) à l'occasion du synode régional. Cette année-là, la soirée à thème faisait intervenir le footballeur Marco Céara et le général Jean Fred Berger – « Leur message était clair : on peut être chrétien et témoigner, peu importe son

[10] Entretien avec Randy Greer, animateur jeunesse régional de l'EPUdF en Ile-de-France, 7 juillet 2013.
[11] Le rassemblement se tenait à l'origine dans la commune de Pierrefonds, il a été depuis lors organisé dans plusieurs lieux différents (l'édition 2014 avait lieu à Rueil-Malmaison) tout en conservant cette appellation de « week-end Pierrefonds ».
[12] Entretien avec Alexander Foote, op. cit.

métier »[13] –, et les éditions musicales [330] Première Partie éditait un CD « Pierrefonds », sous le titre « Tournez les yeux ».

« C'est une musique très moderne et des messages très directs – explique A. Foote – et les pasteurs n'ont souvent pas compris ce qu'on faisait. En fait, on avait pas mal de retours, comme quoi ce n'était pas assez réformé, c'était trop light théologiquement, 'qu'est-ce qu'on faisait à faire de l'évangélisation pour les jeunes, parce que les églises, elles font quoi le reste de l'année ? (...) Ils ont peur d'être assimilés aux évangéliques (...), c'était une grosse critique sur Pierrefonds : c'était trop évangélique ».[14]

Par un jeu de distinction qui est autant social que religieux, l'identité réformée se construit ainsi en opposition à ce qui est perçu comme « évangélique », en reprenant des principes classiques de classement/déclassement (Bourdieu, 1979 : 558) qui associent plus ou moins explicitement protestantisme évangélique, superficialité et émotion aux catégories sociales dominées (classes populaires ou migrants, femmes, jeunes). Ce jeu de distinction conduit *in fine* à identifier la « forme » évangélique à la fois comme une solution et un problème, et à faire du retour des jeunes dans l'église une sorte de double contrainte (*double bind*), une équation fondée sur une contradiction indépassable. En 2012, la réintroduction d'une tonalité « réformée classique » au week-end de Pierrefonds, qui a suscité des débats entre responsables réformés d'orientations libérale et évangélique, a finalement abouti à un patchwork improbable faisant coexister des prédications libérales, des moments animés par l'organisation évangélique Alpha Jeunes et une musique très charismatique. « Et finalement, tout le monde est dérangé ! » parmi les responsables, remarque en souriant l'animateur jeunesse régionale, Randy Greer, tandis que « les jeunes ne se rendent même pas compte de ces différences, ils s'en fichent, ils sont moins dans le jugement envers ceux qui ne croient pas pareil »[15].

Cet écart entre l'attachement à des contenus de croyance ou des modes d'expression vécus comme des marqueurs d'identité, et l'indifférence ou la non-perception de ces marqueurs par les jeunes générations se traduit concrètement par des rapports différents à l'appartenance ecclésiale. Dans un contexte parisien où l'ensemble des expressions protestantes est à portée de main et où il est facile de circuler d'un lieu à l'autre, la question qui se pose alors est de savoir [331] quels ponts peuvent

[13] Fiche projet « Week-end Pierrefonds », compte rendu d'A. Foote au synode régional de l'ERF Ile-de-France, 2010 : 280.
[14] Entretien avec Alexander Foote, op. cit.
[15] Entretien avec Randy Greer, op. cit.

exister entre l'église proprement dite, l'institution, et les espaces de sociabilité que l'on construit à côté ou en marge de l'église pour s'adapter aux attentes spécifiques des jeunes générations.

Le groupe JAP à l'église évangélique Paris Bastille : entre intégration et sociabilité alternative

Les assemblées de Dieu, principale dénomination pentecôtiste en France, se définissent traditionnellement comme des églises « familiales », au sens classique du terme (c'est-à-dire comme des institutions garantes d'un certain ordre social), et comme un mouvement « provincial », qui s'est d'abord établi en Normandie au cours des décennies 1920-1930, puis sur des terres du catholicisme populaire comme la Picardie et le Nord (Fath, 2000 : 541). En 1997, la Normandie représentait encore 14% des 38 246 membres d'église officiellement recensés, derrière la Provence (16%) et devant Rhône-Alpes (12%[16]). Dix ans plus tard, la géographie des assemblées de Dieu apparaît bouleversée par la croissance rapide des églises d'Ile-de-France, qui ont connu une progression de + 43% et représentent désormais un peu plus de 18% des membres d'église[17]. Ce basculement s'accompagne d'un écart démographique entre la génération des plus de 50 ans, issue du premier essor historique des assemblées de Dieu en France, et celle des trentenaires (avec un « creux générationnel » chez les 40-50 ans). Enfin, cet écart démographique se double d'un écart social : le « réveil » pentecôtiste a d'abord touché les classes populaires et « les assemblées de Dieu se sont construites jusque dans les années 1990 sur une population employés et ouvriers », mais les enfants de convertis ont pour beaucoup eu accès aux classes moyennes et supérieures. « Et là », comme le note un pasteur, « ça apporte quelque chose de très différent dans la physionomie des assemblées de Dieu »[18].

La forte croissance des églises d'Ile-de-France recouvre donc des transformations sociodémographiques profondes au sein de ces églises et s'explique en bonne partie par la concentration en région parisienne de jeunes étudiants, diplômés et jeunes actifs originaires [332] d'assemblées de province. C'est particulièrement le cas de l'église évangélique Paris Bastille, au point que l'un de ses responsables la décrit comme une « vraie église de province à Paris », « ce qui fait que la plupart des jeunes qui viennent de province finissent à Bastille, parce qu'ils retrouvent leur église, quelque part »[19]. Mais il n'est pas si simple de concilier l'identité « provinciale » avec le

[16] Tableau statistique des assemblées de Dieu de France, 2007.

[17] Dans le même temps, la croissance globale des effectifs de ces églises est de + 15,3% (44 127 membres en 2007). La progression du nombre de membres en région Ile-de-France équivaut à 70% de l'augmentation globale constatée entre 1997 et 2007, tandis que la Normandie est la seule région en régression (-4%).

[18] Entretien du 28 août 2013 avec le pasteur Thierry Le Gall.

[19] Entretien du 6 novembre 2012 avec le pasteur Pierre Fauchy, responsable du groupe JAP de l'église évangélique Paris Bastille.

mode de vie de la population jeune à Paris ; l'attachement des assemblées de Dieu à une sociabilité et des valeurs conservatrices avec les mobilités sociales, géographiques et intergénérationnelles. La mise en place en 2008 d'un programme « Jeunes adultes à Paris » (JAP) à l'église évangélique Paris illustre ainsi le rôle d'expérimentation joué par les assemblées de Dieu de la région parisienne – et plus particulièrement de Paris *intra muros* – et les difficultés soulevées par l'adaptation de l'institution ecclésiale pentecôtiste à des comportements sociaux qui contredisent plus ou moins directement les normes traditionnelles qu'elle promeut.

« Autrefois, le mariage et la vie de couple arrivaient rapidement, aujourd'hui il y a les études et de nombreux célibataires chrétiens, parfois jusqu'à 45 ans. La vie familiale n'arrive pas aussi rapidement qu'avant. Il y a aussi des femmes seules, des mères célibataires, des convertis qui ont connu le divorce, etc. », expliquent des jeunes de l'église rencontrés en novembre 2012[20].

Dès lors, l'objectif de l'église n'est plus la reproduction simple du modèle familial traditionnel, mais l'élaboration d'un lieu où des personnes de tous profils peuvent être accueillies dans une ambiance « familiale ». Le programme JAP fait partie de ces dispositifs d'adaptation au mode de vie parisien. Il s'adresse à des jeunes actifs célibataires issus des milieux pentecôtistes ou évangéliques et qui sont à la recherche d'une église à Paris. Il inclut un service d'accueil (*Welcome JAP*), des cultes spécifiques le vendredi soir, des réunions de maison, des soirées dites *happy hours* (un cocktail, des chants et une courte prédication) et une activité missionnaire dans le quartier de Bastille (*Free Smile*). En 2012, 150 personnes en moyenne assistaient aux cultes du vendredi soir, 350 étaient inscrites sur le fichier "contacts" – c'est-à-dire un nombre équivalent à celui des membres réguliers de l'église évangélique Paris Bastille.

[333] Au premier abord, le programme semble faire évoluer la forme – avec de la musique pop rock, un style plus convivial et informel, des horaires décalés – tout en maintenant le fond, c'est-à-dire la doctrine des assemblées de Dieu : les prédications (présentées comme des « moments de partage ») portent sur les principes de ce qu'on appelle en milieu pentecôtiste la « vie chrétienne ». Le public régulier est majoritairement constitué de jeunes ayant grandi dans des assemblées de Dieu de province. C'est d'ailleurs sous cet angle que le projet a été présenté aux instances nationales et régionales des assemblées de Dieu, comme une réponse à un enjeu qui dépasse le cadre parisien. Comme l'explique un jeune de JAP :

« Il y a beaucoup de jeunes qui se retrouvent un jour à devoir monter à Paris pour leurs études ou

[20] Entretien avec quatre jeunes participants du programme JAP, le 17 novembre 2012.

pour trouver un travail, qui sont chrétiens, qui évoluent dans leur ville d'origine dans une église. Mais quand ils arrivent à Paris, ils sont perdus, c'est grand, ils ne trouvent pas forcément une église qui leur correspond, qui les accueille et puis quand on n'est pas nourris, petit à petit on s'éloigne et du coup, ils quittent la foi »[21].

Mais au-delà de cet accompagnement des migrations province-Paris et de la constitution d'un espace de relations sécurisées (où on peut notamment rencontrer son futur conjoint), le programme JAP est aussi symptomatique des changements générationnels qui transforment les assemblées de Dieu et, plus largement, la sociabilité religieuse en contexte urbain. Car au-delà du registre traditionnel de légitimation mobilisé pour justifier la nécessité du programme JAP (éviter la perdition morale des jeunes provinciaux à Paris), il s'agit aussi de déconstruire les modes d'appartenance ecclésiale, en aménageant pour les jeunes actifs un espace intermédiaire, un lieu de circulation et de sociabilité en marge de l'église locale. JAP est en effet un espace ouvert, où se retrouvent des jeunes de Paris et de banlieue parisienne, originaires d'églises pentecôtistes, apostoliques, baptistes, voire au-delà. « C'est compliqué, dans un sens », reconnaît le pasteur responsable de JAP, « parce que l'église est ouverte, n'importe qui rentre, de n'importe quelle confession ». Il évoque ainsi l'exemple de jeunes adventistes « qui voulaient servir dans la louange, je leur ai dit, écoutez, attendez un peu, parce que la doctrine, on n'est pas tout à fait sur les mêmes registres »[22]. Dans une dénomination [334] pentecôtiste qui reste attachée à l'encadrement des parcours personnels – et qui lie ainsi salut personnel et appartenance institutionnelle (Fer, 2005 : 423) –, ce type d'entreprise suscite inévitablement des tensions : entre églises ou régions « conservatrices » et églises urbaines ; entre l'ancienne génération de pasteurs, souvent autodidactes et issus des milieux ouvriers, et une génération de pasteurs de 30-40 ans, fréquemment diplômés de l'enseignement supérieur, qui entend « moderniser » l'église.

Ces innovations sont portées, dans le cas de l'église évangélique Paris Bastille, par des responsables d'église qui associent plusieurs types de capitaux personnels, à la fois social (familial) et culturel (scolaire), et qui s'appuient sur leur propre parcours entre province et Paris pour légitimer l'aménagement de nouveaux modes d'appartenance en marge de l'église. Ces ressources de légitimité sont d'autant plus précieuses que l'église évangélique de Paris Bastille occupe sur la scène du pentecôtisme parisien une position historique particulière, en tant qu'héritière de la première assemblée de Dieu ouverte dans la capitale, en 1936 (soit quatre ans seulement après la création officielle des assemblées de Dieu de France) dans la rue de la cour des noues (20ème

[21] Entretien avec quatre jeunes participants du programme JAP, le 17 novembre 2012.
[22] Entretien avec le pasteur Pierre Fauchy, op. cit.

arrondissement), avant de déménager pour le quartier de Bastille au début des années 1970. Franck Lefillâtre, pasteur principal de l'église qui a initié la réflexion sur les jeunes dès son arrivée en 2007, est fils d'un pasteur des assemblées de Dieu, petit-fils d'un pasteur pentecôtiste issu du « réveil » de Normandie. Après avoir grandi dans la région de Montpellier, il a fait des études de sciences politiques et d'économie à Paris et aux Etats-Unis, avant de revenir suivre en France un cursus d'études théologiques. Ce type de profil, associant héritage familial et études en milieu anglophone, correspond aux profils de plusieurs pasteurs parisiens et se retrouve notamment chez les deux pasteurs qui se sont succédé à la tête du programme JAP. Fils de pasteur des assemblées de Dieu et originaire du Sud de la France, le responsable actuel du programme a fait sa formation théologique en Angleterre. Le premier responsable du programme, lui aussi originaire du Sud de la France et fils de pasteur, a suivi sa formation théologique à la méga-église Nouvelle Vie de Longueuil (au Canada), devenue au cours des deux dernières décennies une ressource importante pour nombre de jeunes pentecôtistes désireux d'échapper au conservatisme dominant au sein des assemblées de Dieu françaises.

C'est à partir de cette articulation personnelle entre attachement à l'orthodoxie pentecôtiste et expérience de la mobilité que ces pasteurs ont appréhendé les enjeux liés au mode de vie parisien. Contrairement à nombre d'églises de province, les assemblées de Dieu [335] parisiennes rassemblent rarement plusieurs générations d'une même famille :

« Des familles avec deux générations dans l'église, ça se compte sur les doigts d'une main », estime le pasteur Lefillâtre. « Je ne vais pas dire que c'est une bonne chose, mais disons que c'est autre chose et disons que ça permet une souplesse de fonctionnement, parce que c'est nécessaire à Paris (...). Vous connaissez quand même les assemblées de Dieu, ce ne sont pas forcément parmi les églises... ce sont des églises avec une forte culture d'inertie. Et en cinq ans, on est passé avec un modèle avec trois cultes le dimanche et des cultes le vendredi soir pour les jeunes. »[23]

L'imaginaire pentecôtiste d'une « église familiale » se juxtapose ainsi avec un contexte de grande mobilité, au point que le pasteur Lefillâtre considère que l'on peut parler de stabilité à partir du moment où des membres d'église « sont là au moins pour une période de 4 à 5 ans ». Dans le cadre du programme JAP, à l'occasion d'une *happy hour* en 2012, le pasteur responsable a quant à lui constaté que 50% des jeunes étaient de vrais « Japiens » (c'est-à-dire des jeunes identifiés et rattachés à l'église Paris Bastille), l'autre moitié étant composés de jeunes venus d'autres églises ou simples visiteurs – une part importante des participants et *a fortiori* de ces « visiteurs » développant

[23] Entretien avec le pasteur Franck Lefillâtre, le 2 octobre 2012.

des formes de multi-appartenance voire de désappartenance, pour ceux qui ne se rattachent à aucune église en particulier. Le programme JAP, qui avait été conçu comme un outil d'intégration des jeunes générations à la vie d'église fonctionne donc aussi – ou surtout – comme un espace intermédiaire, un lieu de circulation et de sociabilité en marge de l'église locale. Cet espace permet ainsi d'encadrer *a minima* une nouvelle catégorie sociale, difficile à intégrer à la vie d'église et elle-même en situation intermédiaire – entre le statut de jeune et celui de couple marié.

Les soirées Pulse : protestantisme générique, sentiment d'appartenance et mobilité

Les soirées Pulse sont organisées par Jeunesse pour Christ (JPC), la branche française d'un des tout premiers réseaux missionnaires évangéliques de jeunesse fondés aux Etats-Unis après la seconde guerre mondiale. *Youth for Christ* a en effet été créé dès 1944 par « un groupe d'évangélistes jeunes et relativement peu connus », [336] qui ont reformulé le credo fondamentaliste dans le style et selon les codes de l'industrie du spectacle (Carpenter, 1997 : 161) ». Ils organisent alors des *Youth Rallies*, des rassemblements à l'attention des soldats et des jeunes Américains qui marquent la préoccupation croissante des milieux évangéliques pour la jeune génération américaine : « les *Youth Rallies* ont connu leur plus grand succès dans les années 1943-1946, une période où la délinquance juvénile a émergé comme problème national » (Carpenter, 1997 : 168). Proche des milieux baptistes, *Youth For Christ* (YFC) est aussi une des premières organisations à mettre en scène l'identité évangélique (ou « néo-évangélique ») comprise comme une identité générique et transconfessionnelle, dont l'existence a été formalisée un an plus tôt aux Etats-Unis par la création de la *National Evangelical Association* (NAE), d'origine fondamentaliste :

"Avant la création de la NAE, cette coalition [des évangéliques] n'existait tout simplement pas (...). Les protestants revivalistes, piétistes ou théologiquement conservateurs – depuis les pentecôtistes jusqu'aux presbytériens ou aux mennonites – prospéraient, sous des formes variées et en grand nombre, à la fois dans et en dehors des églises *mainline*. Mais les nombreux mouvements et traditions qui constituaient cette mosaïque n'avaient pas ou peu le sentiment d'appartenir à un ensemble plus vaste. Les relations entre dénominations et les collaborations étaient rares (Carpenter, 1997 : 154-155).

La vision des fondateurs de la NAE était que « ces subcultures religieuses dispersées pouvaient d'une manière ou d'une autre être mobilisées pour constituer une force» (Carpenter, 1997: 154-155) afin de faire entendre dans la société le point de vue de cette

mino- rité religieuse conservatrice. Les réseaux missionnaires de jeunesse comme *Youth for Christ*, *Campus Crusade for Christ* et *Youth With a Mission* ont été les fers de lance de cette offensive, en contribuant à l'élaboration d'une contre-culture jeune « modern conservative » (Turner, 2008 : 145), en particulier à travers la musique – un domaine où YFC s'est beaucoup investi. Implantée officiellement en France depuis 1947, YFC s'est notamment fait connaître dans les années 1970 en organisant des tournées musicales, mais son activité y est restée confidentielle – limitée essentiellement à l'Alsace et au Nord-Est de la France – jusqu'au début des années 2000[24]. C'est avec le lancement des soirées Pulse, à partir de 2003 à Strasbourg, et [337] grâce à la dynamique unitaire liée au processus de création du Conseil national des évangéliques de France (CNEF, officiellement crée en 2010), que JPC a connu un réel essor en France au cours de la dernière décennie, et dans la région parisienne à partir de 2007. JPC a en effet trouvé dans le CNEF une structure, inspirée pour une bonne part d'objectifs similaires de la NAE – unifier et faire entendre la voix des « évangéliques » – qui fournit un cadre organisationnel et théologique pour la diffusion d'une culture évangélique commune, fondée sur un credo théologique conservateur transcendant les appartenances confessionnelles.

Les soirées Pulse (un acronyme de Prière, Unité, Louange, Service et Edification) se sont développées au cours des années 2000 dans la plupart des grandes villes étudiantes de France. A Paris, elles rassemblent cinq fois par an près de 600 jeunes, issus presque exclusivement des églises évangéliques d'Ile-de-France, autour d'un concert et d'une prédication, au Palais de la femme (un bâtiment géré par la fondation Armée du Salut, dans le 11ème arrondissement). Deux soirées exceptionnelles ont en outre eu lieu en 2013 et 2014 à l'occasion de rassemblements nationaux du protestantisme. En septembre 2013, une première soirée « Pulse XXL » s'est tenue à Paris dans le cadre du village jeunesse de Protestants en Fête, un événement organisé par la fédération protestante de France (FPF). Cette coopération entre JPC et la FPF (qui compte parmi ses membres de nombreuses églises évangéliques mais reste principalement dirigée au niveau national par des pasteurs luthéro-réformés) s'inscrit dans une histoire française spécifique, qui a vu plusieurs réseaux missionnaires évangéliques – dont JPC et Jeunesse en Mission – adhérer à la FPF et se prémunir par là contre les soupçons de « dérives sectaires » pesant en France sur les acteurs religieux évoluant hors institution (Fer, 2010 : 127). Elle souligne aussi – comme on l'a vu à propos des actions de jeunesse des paroisses réformées – la reconnaissance, y compris en milieu luthéro-réformé, d'une compétence évangélique irremplaçable. Comme le note une responsable des soirées Pulse Paris, si la FPF a fait appel à JPC,

[24] Rubrique « historique » du site de JPC France, http://www.jpcfrance.com/20-historique-de-jpc.htm (consultée le 12 mai 2015).

« c'est aussi qu'en interne, à la FPF, ils ne savent pas trop faire, organiser une soirée événementielle pour 1200 jeunes, en fait. Donc comme ils savent que les soirées Pulse fonctionnent bien, ça tient la route. Parce qu'au sein de l'église réformée, les événements jeunesse qui ont eu lieu, c'était le Grand Kiff, Pierrefonds [auquel JPC a participé jusqu'en 2011], des trucs comme ça.[25] »

[338] Pour autant, la confession de foi de JPC est celle de l'Alliance évangélique mondiale, reprise par le CNEF et, comme l'explique un responsable national de Pulse et de JPC France, « on s'inscrit vraiment dans cette dynamique du CNEF »[26], ce qui s'est traduit notamment en novembre 2014 par l'organisation d'une seconde soirée Pulse XXL, cette fois dans le cadre du Centre évangélique d'information et d'action de Lognes (Seine-et-Marne, 16 novembre 2014), le grand rassemblement annuel du protestantisme évangélique en région parisienne.

Les statistiques établies par les responsables de Pulse permettent de cerner assez précisément le profil du public qui fréquente les soirées Pulse parisiennes. Une enquête de décembre 2012 indiquait une moyenne d'âge de 23 ans (les plus jeunes ont 15 ans), dont un tiers sont salariés et un peu plus de la moitié étudiants. Du point de vue confessionnel, des statistiques de 2010 indiquaient la répartition suivante : 35% des jeunes étaient issus des églises du réseau FEF (réseau fraternel évangélique français, qui rassemble des églises évangéliques non-charismatiques et a contribué à la création du CNEF en 2010), 35% venaient d'églises membres de la fédération protestante de France et 10% des assemblées de Dieu. Le chiffre le plus frappant est celui du nombre d'églises concernées, qui donne une idée de la géographie évangélique en Ile-de-France : les jeunes sont majoritairement originaires des départements autour de Paris (certains font jusqu'à plus d'une heure de transport en commun pour venir aux soirées) et ils viennent de plus de cent églises différentes. Enfin, sur les 320 répondants, seulement 15 (4,5%) ne mentionnent aucune église d'appartenance.

Même si elles ont une ambition missionnaire, ces soirées contribuent donc surtout à renforcer chez les jeunes le sentiment d'appartenance à un milieu évangélique par ailleurs très dispersé. Elles visent aussi à convertir ce sentiment en engagement, pour finalement faire émerger une nouvelle génération de missionnaires et de responsables d'associations ou d'églises évangéliques. Les soirées Pulse sont ainsi devenues le point d'entrée pour un ensemble de dispositifs de formation et de socialisation des jeunes évangéliques, orientés vers l'action missionnaire et mis en œuvre par Jeunesse pour Christ avec le soutien du CNEF :

[25] Entretien du 14 décembre 2012 avec Tim Kyle, coordinateur national des soirées Pulse, et Célia Dietrich, responsable de Pulse Paris.
[26] Ibidem.

« Pulse, finalement pour beaucoup de jeunes, c'est un peu la première porte d'entrée dans les activités de Jeunesse pour Christ. (...) Le premier objectif de Pulse, ce n'est pas l'évangélisation, c'est [339] l'encouragement, l'édification des jeunes, pour qu'ensuite, en effet il puisse y avoir – il y a eu un appel à l'engagement la dernière fois – cet engagement au quotidien. (...) dans le cadre de l'engagement, ils ont cette possibilité de s'engager sur des choses comme Plage station [dix jours d'enseignement et d'action missionnaire sur les plages françaises pendant l'été] ou Bouge ta ville, qui sont des événements organisés par JPC mais toujours avec des églises locales.[27] »

Pour produire à la fois un sentiment d'appartenance et une volonté d'engagement personnel, les soirées Pulse construisent hors des églises un espace de sociabilité plus informel, moins institutionnel, reprenant les codes de la culture jeune. Du point de vue des organisateurs, ces soirées se fondent sur une culture évangélique commune dont les contours épousent étroitement les frontières confessionnelles définies par le CNEF, mais qui est susceptible d'être perçue simplement comme « chrétienne » par les jeunes participant aux soirées. Cette articulation entre identité chrétienne générique et orthodoxie évangélique implique une attention particulière portée aux points de doctrine qui divisent l'évangélisme français : la place accordée aux « dons du Saint-Esprit » (« On va pas faire une soirée sur le parler en langues ! »), la conception du salut (entre influences arminianistes ou calvinistes) ou encore la question du millénium. En décembre 2012, pour une prédication consacrée à la « fin du monde », C. Dietrich, responsable de Pulse Paris, explique :

« On n'allait pas se poser la question de savoir ce que l'orateur pensait du millénium, c'est des questions qui pour nous, parce qu'elles divisent, doivent être laissées au second plan. C'est pas le cadre, c'est pas le lieu pour en débattre. Mais du coup, sur un sujet comme celui-là, on avait vraiment demandé à l'orateur de se concentrer sur ce qui nous unit, le retour de Jésus, des choses comme ça (...) parce que les gens savent qu'à Pulse c'est délibérément pas polémique, donc les pasteurs de toutes les dénominations savent que leurs jeunes n'entendront rien qui va être en contradiction fondamentale avec ce que eux peuvent penser.[28] »

Si la relative indifférence des plus jeunes à l'égard des distinctions doctrinales facilite le dépassement des appartenances confessionnelles, elle complique en revanche l'incorporation d'une

[27] Ibidem.
[28] Ibidem.

base doctrinale commune, faute d'une culture théologique suffisante. L'évangélisme jeune existerait alors par défaut, plutôt que par une [340] adhésion positive à un ensemble de convictions et de valeurs : « ça peut aussi devenir une soupe tiède », résume C. Dietrich, qui compare la culture biblique des plus de 50 ans, « ancrés dans la parole » mais repliés sur leurs identités d'église, à celle des plus jeunes qui « se contre-fichent » d'autant plus facilement des différences doctrinales « peut-être aussi [parce] qu'ils sont même doctrinalement pas très au clair sur ce qui sépare les uns des autres »[29]. Le jeune public des soirées Pulse reste malgré tout sensible à des styles de discours et à des thèmes, notamment ceux qui distinguent charismatiques et non-charismatiques. Ainsi, en juin 2013, quand Pulse Paris a invité le pasteur pentecôtiste Thibaud Geyer à l'occasion d'une soirée (et d'un après-midi) axé sur l'engagement, son discours offensif et ses références insistantes aux miracles du Saint-Esprit n'ont pas soulevé l'enthousiasme du public : la projection d'un extrait vidéo du pasteur américain Todd White (*Lifestyle Christianity*), où on le voit prier pour la guérison expresse de personnes rencontrées dans la rue (il « guérit » notamment un homme qui avait une jambe plus courte que l'autre) semblait même susciter dans la salle perplexité et embarras.

L'un des enjeux des soirées Pulse est donc l'élaboration d'une identité évangélique suffisamment large pour que tous les jeunes s'y retrouvent, mais assez forte pour qu'elle puisse nourrir une volonté d'engagement. On rejoint ici les interrogations classiques associées au modèle des *para-church organisations*, ces réseaux missionnaires indépendants travaillant hors des églises mais avec elles ou pour elles, afin d'assurer en l'occurrence la transmission d'une identité religieuse qui ne peut légitiment être endossée que sur le mode de l'engagement personnel. Les réseaux évangéliques de jeunesse tendent en effet à être tout autant – si ce n'est davantage – des vecteurs de transmission religieuse que des outils missionnaires. Les modes d'action et d'expression mobilisés par ces réseaux cultivent des affinités précieuses, du point de vue d'acteurs religieux par ailleurs attachés à une morale sociale traditionnelle, avec le bouleversement contemporain « des séquences marquant l'accès à l'âge adulte » que décrit le sociologue R. Campiche :

« On est ainsi passé d'un modèle de l'identification fondé sur les mécanismes de la transmission familiale, professionnelle, sociale à un modèle de l'expérimentation lié au processus d'individualisation qui caractérise la société contemporaine (...). Les statuts, les rôles, les valeurs sont expérimentés plus que repris. De l'orientation scolaire à [341] la vie en couple, l'essai prime sur la reproduction de l'héritage, même si la marge de manœuvre pour opérer des choix est plus étroite qu'il n'y paraît. » (Campiche, 1997 : 23)

[29] Ibidem.

Ces réseaux permettent de faire vivre une identité religieuse héritée sur le mode d'une expérimentation personnelle, en dehors des obligations d'église, et ils jouent par là un rôle décisif dans la transmission de l'identité évangélique. Reste à savoir ce qui, en termes de contenus de croyance, peut effectivement être transmis par ces réseaux et comment la culture dont ils sont porteurs peut s'articuler avec la vie d'église et la notion d'appartenance. En facilitant le décloisonnement, en offrant la possibilité de se retrouver entre jeunes au-delà du cercle étroit de l'église locale, les soirées Pulse Paris contribuent aussi à amplifier les circulations entre églises, en particulier chez les jeunes qui souhaitent quitter l'église de leurs parents pour se trouver une église « à soi » : pour suivre des amis, pour la musique, ou pour un culte en langue français chez les enfants de parents immigrés qui fréquentent des cultes dans leur langue d'origine. Lors de la soirée Pulse de décembre 2012, au sein du petit groupe auquel je me joignais pour une séquence de questions-réponses et de discussion sur la « fin du monde », des jeunes filles de 15-16 ans de parents libanais, venues d'une église évangélique de Montreuil de tendance darbyste, échangeaient par exemple avec d'autres jeunes issus des églises pentecôtistes de Paris Bastille et Hillsong Paris à propos des églises « sympas » à visiter dans la région parisienne.

Conclusion

Les modèles d'action et d'expression de l'évangélisme, qui tendent à constituer aujourd'hui la référence centrale (dans la « forme », si ce n'est dans le « fond ») à l'arrière-plan des stratégies déployées par les différents acteurs du protestantisme parisien en direction des jeunes, ont été façonnés au cours de la seconde moitié du 20ème siècle par un double mouvement : un désengagement des nouvelles générations vis-à-vis des institutions religieuses classiques ; et un réengagement religieux vécu sur le registre d'une contre-culture opposée aux valeurs des sociétés occidentales « sécularisées ». Ce double mouvement, que les réseaux évangéliques de jeunesse ont accompagné ou amplifié, ne marque pas nécessairement la fin de toute continuité, théologique et généalogique. Ces réseaux ont aussi contribué, dans une certaine mesure, à restaurer la possibilité d'une transmission de l'identité [342] religieuse, en permettant la reconversion de l'autorité institutionnelle classique en un régime de légitimité qui n'est pas moins organisé, mais dans lequel l'organisation s'efforce avant tout de produire l'expérience subjective d'un « entre soi » centré sur les relations de l'individu avec Dieu et avec la communauté des pairs (Fer, 2010 : 169).

La difficulté, pour de nombreux responsables protestants soucieux d'assurer la transmission d'une identité religieuse aux jeunes générations, tient à l'articulation problématique entre cette expérience

subjective et l'appartenance à une communauté d'église ou à une identité confessionnelle fondée sur un contenu de croyance clairement délimité. Elle tient en outre, dans le cas des paroisses réformées, à l'élaboration, en lien avec cette expérience subjective, d'une forme d'engagement susceptible d'être attractive aux yeux des jeunes et qui ne serait pas celle promue par l'évangélisme. Sur un territoire urbain étendu où les sociabilités religieuses se construisent moins par proximité géographique que par des affinités sociales et générationnelles, les programmes « jeunes » visent en principe à faciliter et encourager une intégration progressive à la vie d'église. Mais ils constituent aussi des espaces alternatifs, marqués par une forte mobilité, où l'orthodoxie des institutions religieuses est confrontée à des pratiques plus fluctuantes, que ce soit du point de vue des « valeurs familiales » (lorsque le mode de vie urbain encourage des formes de célibat prolongé, comme dans le cas de JAP) ou du point de vue doctrinal. L'engagement religieux qui s'y construit se trouve ainsi insensiblement dissocié des termes classiques de l'appartenance religieuse : ces espaces semblent en effet produire avant tout un sentiment d'appartenance – fondé sur une culture « chrétienne » commune – plutôt que des liens d'appartenance ecclésiale ou confessionnelle.

Références bibliographiques

Baubérot, Arnaud. « La jeunesse protestante, entre Eglises et mouvements », in Fath S. et Willaime J.-P. (dir.), *La nouvelle France protestante. Essor et recomposition au 21ème siècle*, Genève, Labor et Fides, 2011 : 181-193.

Bourdieu, Pierre. *La distinction, critique social du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

Brutel, Chantal. « Jeunes et territoires. L'attractivité des villes étudiantes et des pôles d'activité », Paris, INSEE Première n° 1275, janvier 2010.

Campiche, Roland (dir.), *Cultures jeunes et religions en Europe*, Paris, éditions du cerf, 1997.

Carpenter, Joel A. *Revive Us Again. The reawakening of American Fundamentalism*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1997.

Coleman, Simon. *The Globalisation of Charismatic Christianity. Spreading the Gospel of Prosperity*. Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

Fath, Sébastien. « Baptistes et Pentecôtistes en France : une histoire parallèle ? Le baptisme, une 'culture d'accueil' du pentecôtisme (1820-1950) », BSHPF tome 146, 2000 : 523-567.

Fer, Yannick. *Pentecôtisme en Polynésie française, l'évangile relationnel*, Genève, Labor et Fides, 2005.

Fer, Yannick. *L'offensive évangélique, voyage au cœur des réseaux militants de Jeunesse en*

Mission, Genève, Labor et Fides, 2010.

Gonzalez, Philippe. « Lutter contre l'emprise démoniaque. Les politiques du combat spirituel évangélique », Terrain n°50, 2008 : 44-61.

Turner, John G. *Bill Bright & Campus Crusade for Christ. The Renewal of Evangelicalism in Postwar America*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2008.